

AVEC PLAISIR,
FRANÇOIS

Du même auteur

L'eau froide efface les rêves

Régine Deforges, 1989

Ancrages, 2000

Comment font les autres ?

Seuil, 1994

Rassurez-vous, tout le monde a peur

Seuil, 1999

Beau-fils

prix Victor-Rossel

Seuil, 2003

On ne va pas se quitter comme ça ?

Seuil, 2010

ARIANE LE FORT

AVEC PLAISIR,
FRANÇOIS

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-110845-3

© Éditions du Seuil, mai 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À mes parents, qui, toujours,
m'ont laissé la liberté d'agir et d'inventer*

Le seul détail qui gênait, c'étaient les fils électriques. Ils traversaient le paysage de part en part et empêchaient d'apprécier totalement la pente douce des vignobles, le lac en entier, les montagnes en face. Si on oubliait ces fils, tout était parfait. Du moins, c'était l'impression générale et c'était déjà ça. La terrasse du restaurant, ses tables garnies de nappes damassées blanches et de petits bouquets de fleurs – des fleurs des champs sans histoire, joliment assemblées dans de minuscules vases en porcelaine –, la température extérieure, et la vue si paisible et si belle qu'elle donnait envie de rester assis à table jusqu'à la nuit, si on oubliait les pylônes à haute tension.

Mon père était installé dans sa posture habituelle, les deux mains posées à plat entre ses jambes croisées, le

dos un peu raide, la tête penchée comme si ça pouvait l'aider à mieux apprécier ou à mieux comprendre toutes les finesses du discours de Charles. C'est en tout cas le message qu'il faisait passer à ceux qui se trouvaient là. À vrai dire, il était probablement en train de penser à autre chose. Mais qui s'en serait douté ? Il avait quatre-vingts ans et tous étaient là pour lui. Une cinquantaine de personnes, au bas mot, se pressaient sur cette terrasse. Pas tellement de vieux, curieusement ; beaucoup d'enfants, des jeunes cousins tout de suite collés ensemble même s'ils se connaissaient à peine. Des fillettes se promenaient entre les tables d'un air un peu blasé ou conspirateur en se tenant par les épaules, elles parlaient tout bas pour ne pas empêcher les gens d'écouter Charles, qui faisait rire tout le monde et remplissait son office comme chaque fois. J'avais l'impression d'être la seule que les discours de Charles n'avaient jamais fait rire.

La famille s'était déplacée en nombre, pas mal d'amis étaient venus aussi, je les connaissais presque tous. Et puis il y avait, un peu en retrait, un petit groupe d'hommes, quatre ou cinq, que je n'avais jamais vus. Accompagnés d'une femme. La soixantaine, peut-être un peu plus. Ils étaient isolés du reste du monde, qu'ils ne semblaient pas connaître. J'aurais dû aller vers

eux, me présenter, les mettre à l'aise, mais je n'osais pas. Sans doute s'agissait-il des invités de dernière minute dont mon père m'avait parlé. Je préférais les éviter.

J'étais assise à quelques mètres de lui et je l'observais. Il se mettait doucement à ressembler à un vieillard, un vrai, un de ces types à qui on n'oserait bientôt plus adresser la parole de peur qu'ils n'entendent rien, et qu'on finirait par ne plus oser toucher de crainte qu'ils ne s'effondrent sans le moindre avertissement. Mais c'était loin d'être le cas, je le savais. Sa solidité d'avant flottait encore dans l'air, tout autour de lui ; l'avoir connu dans des jours meilleurs me prémunissait contre cette image décrépite. Même si les autres ne le voyaient peut-être pas comme ça.

Ma mère est apparue dans l'embrasure de la porte de l'auberge, sans doute venait-elle de s'assurer que tout serait en ordre pour le premier service, compte tenu du temps que durait le discours de Charles. J'aurais dû l'accompagner, m'acquitter de cette tâche avec elle ; je ne l'avais pas fait et c'était trop tard maintenant, inutile d'y revenir. Je l'ai vue accomplir un tour d'horizon d'un très rapide mouvement des yeux, pour vérifier que tout était bien, limite parfait. Elle avait besoin de ça. Que

AVEC PLAISIR, FRANÇOIS

les choses soient nickel, que les gens tombent par terre d'admiration. « Waouw, Charlotte, comment tu fais ? » Je l'ai vue passer très vite en revue les quelques invités que je ne connaissais pas et qui restaient à proximité des portes-fenêtres, entre deux mondes, ni dedans ni dehors. Elle a eu une expression sur les lèvres que je n'ai pas réussi à identifier, moitié grimace moitié prière, pour autant que je pouvais en juger. Puis elle s'est détournée.

Le soleil commençait à baisser, les fillettes s'étaient assises toutes ensemble dans le champ qui bordait la terrasse, l'herbe était tellement sèche que leurs robes resteraient propres, et Charles a fini par se taire. Il a glissé deux doigts le long de son cou pour se libérer de l'entrave de son nœud papillon et les applaudissements se sont mis à crépiter telle une pluie d'été clapotant sur un toit. Mon père applaudissait comme les autres, les bras tendus droit devant lui, tendus vers Charles comme pour dire « Tu as assuré, fils, bravo... », mais peut-être n'était-ce pas du tout ce qu'il voulait dire, peut-être que ça ne voulait rien dire du tout. Et c'est à ce moment-là que mon portable a émis son double bip, juste au milieu du bruit, de la gaieté, des embrassades et du soudain désordre. C'était bien sûr un SMS de Milo et j'ai sursauté de joie et souri pour moi seule, comme

chaque fois. Je me suis détournée de la terrasse et j'ai lentement marché vers le champ où les petites filles me regardaient approcher sans la moindre sympathie. *Je t'embrasse fort mais fort. Je t'aime terriblement. Rien de nouveau sous le soleil, juste envie de te le dire. Comment va la Suisse ?* Je l'ai lu et relu, sous le regard perçant et peu amène des fillettes qui sauraient peut-être un jour l'effet que des mots éculés peuvent exercer sur un corps, le mien s'était mis à transpirer comme si la température extérieure déjà élevée avait encore grimpé de dix degrés. *Moi aussi, je t'embrasse fort mais fort mais fort, la Suisse tout entière t'embrasse et t'ouvre les bras, je t'aime je t'aime.* J'ai pianoté aussi vite que je pouvais sur le minuscule clavier, il fallait que le message parte tout de suite, quoiqu'il ressemblât comme deux gouttes d'eau à celui de la veille et à celui du lendemain. Aucune importance, c'était d'une urgence indiscutable, ces mots étaient à ce point rebattus que c'en était à se demander comment ils pouvaient encore remplir la moindre fonction, et pourtant ça marchait, ça marchait depuis des mois. *Je t'aime, moi aussi, moi aussi, moi aussi, moi aussi, moi aussi, je t'aime, je t'embrasse, moi aussi, moi aussi, moi aussi, moi aussi, moi aussi,* et chaque « moi aussi » nous faisait vibrer l'un l'autre sans qu'on n'y

AVEC PLAISIR, FRANÇOIS

comprene rien. Dingue. Dingue. Dingue. J'ai regardé les fillettes qui maintenant ne me prêtaient plus la moindre attention, me demandant si elles étaient à plaindre ou à envier.

Quand j'ai regagné la terrasse, tout le monde avait déjà pris place à table.

Mon cousin Christophe a redressé la tête au moment où je me suis assise auprès de lui. Enfants, nous avons passé le plus clair de nos vacances ensemble et j'avais toutes les peines du monde à le retrouver dans cette enveloppe de quadra suisse parfaitement conforme – banquier ? assureur ? j'avais déjà oublié –, grisonnant et content de lui.

– Salut, cousine. J'avais peur que tu nous abandonnes toute la soirée.

C'est à ce moment-là que mon portable a de nouveau émis son double bip totalement identifiable même s'il était semblable à tous les autres doubles bips.

– Excuse-moi.

J'ai lu le message et, à la façon dont j'ai souri, mon cousin a tenté d'apercevoir quelques mots.

– L'homme de ta vie ?

– Oui.

Il m'a regardée d'un air sceptique.

– Tu peux penser ce que tu veux, Christophe... Je m'en tape complètement.

Il a souri à son tour en buvant une gorgée de chasselas.

– Pourquoi il n'est pas venu ?

– Il est au Nicaragua. Il est mécanicien dans une ONG, il importe des pièces de voitures, ou un truc dans le genre, je n'ai pas tout compris.

J'ai ri et rapidement jeté un œil aux autres convives installés autour de notre table, personne ne semblait avoir besoin de moi, je pouvais rejoindre sans scrupule mon téléphone et mon cousin Christophe qui n'en avait pas fini avec moi, c'était clair. Il faisait tourner le vin dans son verre comme s'il en attendait un changement de couleur ou une révélation.

– Tu le connais depuis longtemps ?

– Sept mois, mais...

J'ai encore ri.

– Ça fait six mois qu'on ne s'est pas vus. On a juste passé quinze jours ensemble en janvier.

Christophe a eu un soupir de soulagement. Ou ai-je

rêvé? Il a en tout cas paru plus détendu. Sept mois dont seulement quinze jours ensemble, ça ne ressemblait encore à rien. Du pipeau. Pas de quoi lâcher sa proie pour une ombre aussi mince. Il a cherché sa femme des yeux, elle était assise à la table de mon frère, c'était une grande blonde fine comme un roseau, vêtue d'une robe en lin vert pâle qui découvrait joliment ses épaules. Peut-être a-t-elle senti le regard de Christophe sur elle, elle s'est tournée vers nous et a levé son verre dans notre direction.

– Dis-moi...

De toute évidence, quelque chose le chiffonnait. Mon histoire d'amour avec ce mécano vagabond lui semblait totalement improbable, ou peut-être craignait-il que sa charmante Clara ne se laisse emporter un jour elle aussi par un délire de ce genre, poussée par l'envie de rompre avec l'ennui qui sourdait de lui, quoi qu'il fasse ou dise, comme d'autres ronflent la nuit.

– C'est vraiment sérieux, cette histoire?

– Je n'en sais rien, Christophe. J'espère que oui.

Ma réponse l'a agacé. Visiblement. Il avait beau remplir mon verre d'un geste ample et généreux et dire d'une voix très nette «Eh bien, je l'espère vraiment pour toi», ça ne lui plaisait pas autant qu'il aurait voulu le

AVEC PLAISIR, FRANÇOIS

laisser croire, sans doute parce que l'affaire n'était pas aussi mal emmanchée qu'il aurait aimé qu'elle le fût, et que je laissais planer une joie réelle. Ces quinze jours ensemble avec l'homme de ma vie n'étaient encore qu'un début, on allait voir ce qu'on allait voir.

La première fois que je l'avais vu, il se tenait debout dans le froid au milieu de la cour de l'école en plein dimanche après-midi. C'était un raccourci pour rentrer chez moi et je n'avais pas compris ce qu'il faisait là, tout seul, vaste et puissant, les mains dans les poches, gelé et souriant, les pieds battant les dalles inégales. J'ai su plus tard qu'il attendait le petit Luis à la sortie de sa réunion de louveteaux, avec deux heures d'avance sur l'horaire qu'il avait lu de travers.

Je lui avais souri aussi, sans m'arrêter, sans rien lui demander, oh surtout pas. Il allait peut-être profiter de l'ouverture pour s'accrocher à moi en réalisant soudain qu'il n'avait aucune raison de se trouver dans cette cour à cette heure-là.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE (27)
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2013. N° 110835 (00000000)
IMPRIMÉ EN FRANCE